

HEUR

ET

MALHEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR

A
**MM. DUVERT, ALEXANDRE B...
ET LAUZANNE,**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE NATIONAL
DU VAUDEVILLE, LE 19 AVRIL 1831.

Deuxième édition, avec les changemens survenus pendant les
représentations.



PARIS.

BEZOU,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 29.

...

1832.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MONTIVON	MM. ARNAL.
CLÉMANÇOT, ancien Ma-	
chaud.....	LEPEINTRE jeune.
JULES FOMBERT, sous le	
nom de DURAND.....	PERRIN.
MAIGREPEAU, Huissier. . .	ÉMILIE.
AMÉLIE, fille de Clémançot..	M ^{lles} ATALA BEAUCHÊNE.
ANNETTE, petite Paysanne	
au service de Clémançot....	LÉONTINE.
Un Paysan.	
Voisins et Voisines de Clémançot.	

*La scène se passe chez Clémançot, dans une campagne à une
lieue de Melun.*

Les personnages doivent être placés en scène dans l'ordre où ils sont indiqués, le premier à gauche du spectateur.

HEUR ET MALHEUR.

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée ; la porte du fond donne sur un jardin. À gauche, au troisième plan, une fenêtre ; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, JULES, *arrivant par le fond.*

AMÉLIE.

Je tiens absolument à le savoir, ou je ne vous reparlerai de ma vie.

JULES.

Mademoiselle ! qu'exigez-vous de moi ?

AMÉLIE.

Je veux savoir pourquoi vous nous quittez... D'où vient cette lubie qui vous prend de partir pour Paris, juste au moment où votre présence ici est plus nécessaire que jamais ?

JULES.

Nécessaire ! A qui ?

AMÉLIE.

A moi. Oui, monsieur, c'est aujourd'hui, dans un instant peut-être, que M. Montivon va arriver. Ce n'est pas assez que d'être forcée de me marier à un homme que je n'aime pas, qui est maussade, et qui a l'air d'un imbécille ; il faut que, le même jour, vous nous quittiez... Vous qui, depuis trois mois que vous êtes ici, vous êtes fait aimer de toute la maison ; vous, le fils d'un ancien ami de mon père ! C'est affreux !

JULES.

Eh bien ! charmante Amélie ! fussiez-vous me condamner à ne vous revoir jamais, apprenez toute la vérité. (*À demi-voix.*) J'ai trompé votre père, vous-même, tout le monde.

AMÉLIE, *effrayée.*

Ah mon Dieu ! . . .

JULES.

Je ne suis pas celui que vous croyez.

AMÉLIE.

Est-il possible ! vous n'êtes pas le fils de M. Durand ?

JULES.

Eh non ! . . . Je suis l'ami de son fils . . . Ce n'est pas la même chose.

AMÉLIE.

Mais cette lettre de M. Durand que vous avez remise à mon père, lorsque vous vîntes vous établir ici, elle était donc fausse ?

JULES, *vivement.*

Ah ! gardez-vous de le croire. Non ! cette lettre était bien de lui. Seulement, c'est son fils qui devait la présenter à votre père ; il m'a fait le plaisir de me la prêter, et voilà comment depuis trois mois

AMÉLIE.

Vous êtes ici sous un nom supposé !!! Mais qui donc êtes-vous, monsieur ?

JULES.

Mon nom ! . . . que servirait de vous le dire ? Il vous est inconnu ; du moins, je le crois . . . (*A part.*) Elle n'est pas huissier.

AMÉLIE.

Mais quel motif a pu vous déterminer à employer cette ruse ?

JULES.

Le plus impérieux de tous . . . la nécessité. J'étais forcé de me cacher.

AMÉLIE.

De vous cacher ? (*Avec hésitation.*) Vous avez donc fait quelque mauvaise action.

JULES.

Pouvez-vous le penser ? Non ! . . . mais j'ai eu un léger différend avec la magistrature. J'ai eu la faiblesse . . . vous l'avouerez-je ? j'ai eu la faiblesse de faire de petites lettres-de-change.

AMÉLIE.

Mais, si elles étaient petites ?

JULES.

Ah! voilà; mais j'ai suppléé à leur importance par le nombre. Le jour de l'échéance est arrivé, et le Tribunal de Commerce (c'est assez ridicule), le Tribunal de Commerce... Que vous dirai-je ? Je venais d'échapper par un espèce de miracle aux... inconvénients de la situation, lorsque je rencontrai Durand; je lui exposai en deux mots la nécessité où j'étais de me mettre à l'abri des recherches; il m'offrit la lettre que son père lui avait donnée pour le vôtre... Vous savez le reste.

AMÉLIE.

Ah! monsieur, je ne saurais vous dire l'effet que cet aveu produit sur moi... (*Avec intérêt.*) Et qui vous force à partir ?

JULES.

Ah! je vais vous dire... D'abord, une raison de délicatesse... Oui, si nous restions plus long-tems auprès l'un de l'autre, moi, qui n'ai rien... vous, qui allez vous marier.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

JULES.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Un seul mot suffirait peut-être
Pour troubler tout votre bonheur;
Car bien souvent on n'est pas maître
D'imposer silence à son cœur.
En pareil cas, je dois le croire,
Quand le cœur est mal affermi,
On est plus sûr de la victoire
Quand on est loin de l'ennemi.

AMÉLIE.

Quoi! c'est là, monsieur, le motif de votre fuite ?

JULES.

Ah! ce n'est pas le seul. Non. Je comptais recevoir une somme assez majeure qui m'est due par un homme qui habite l'Alsace, et pour lequel j'ai suivi à Paris une affaire importante. J'espérais par-là faire honneur à mes engagements, et implorer de votre père le pardon d'une ruse coupable... Mais j'ai écrit, et depuis trois mois je n'obtiens pas de réponse. Plus de salut pour moi, car, ce matin, en

me mettant à la fenêtre, j'ai cru apercevoir une figure...
de sinistre présage.

AMÉLIE.

Qui donc?

JULES.

Un de mes ennemis... un huissier... et comme je ne voudrais pas, pour tout au monde, que l'excellent M. Clémangot eût le chagrin de se voir enlever son hôte, je vais au-devant du destin, de peur qu'il ne vienne au-devant de moi.

AMÉLIE.

Y pensez-vous?... Mais vous me faites trembler....
Comment! on vous arrêterait?..

JULES.

La seule chose qui m'afflige, c'est de laisser, en partant d'ici, une réputation imméritée; mais je me confie à l'avenir: le véritable Durand viendra quelque jour voir votre père... Il vous dira que son ami n'a pas de fortune, mais qu'il a le cœur droit et sincère; qu'il était digne peut-être d'un meilleur sort; et, en faveur du Durand légitime, vous pardonnerez à celui qui a usurpé son nom. Dans une heure je serai à Melun, où j'ai fait arrêter ma place à la diligence, et ce soir je couche à Paris... Vous dire où, c'est ce que j'ignore; mais n'importe... (*A part.*) N'entends-je pas du bruit? (*Il écoute.*) Non... La justice me corne aux oreilles.

AIR : *Noble dame, pensez à moi.*

Un songe affreux poursuit ma vie!

Ah! pour moi quel rêve cruel!

Je crois voir Sainte-Pélagie

Qui m'offre un lit dans son hôtel.

AMÉLIE.

Quoi! monsieur, vous quittez ces lieux,

Et sans me faire vos adieux!

JULES.

L'avez-vous pu penser, grand Dieu!...

Adieu! belle Amélie, adieu!

Adieu!

AMÉLIE.

Adieu!

(*Il sort pendant la ritournelle. Amélie le suit des yeux et redescend tristement la scène.*)

SCÈNE II.

AMÉLIE, seule.

Il part!... il part!... C'était bien la peine d'avoir de l'amitié pour lui. L'ingrat!... Et comme il nous a trompés! Prendre un nom qui ne lui appartient pas... Mais ce pauvre jeune homme, puisqu'on voulait l'arrêter, il a bien fait.

SCÈNE III.

ANNETTE, AMÉLIE.

ANNETTE, accourant par le fond.

Mademoiselle! mademoiselle! savez-vous la nouvelle? M. Durand qui s'en va!

AMÉLIE

Je le sais.

ANNETTE.

Et il reviendra pour la noce.

AMÉLIE.

Je l'ignore.

ANNETTE,

Comment! il s'en irait tout-à-fait?

AMÉLIE, en soupirant.

C'est possible, ma pauvre Annette.

ANNETTE.

Ah ça! mais ça lui a donc pris comme... (*Elle regarde par la fenêtre.*) Tenez! le voilà qui arrange la bride de son cheval.

AMÉLIE.

Comme il a l'air chagrin!

ANNETTE.

Le cheval? je ne trouve pas. Ah! c'est de lui que vous voulez parler? c'est vrai. Le voilà monté. (*Elle crie.*) Au revoir, monsieur Durand! Dites-lui donc adieu! il vous fait signe. Au revoir! au revoir!

AMÉLIE, *faisant des signes d'adieu.*

Adieu ! adieu !

ANNETTE.

Le voilà parti ! . . . Dieu ! va-t-il fort !!! Oh ! que j'aurais donc peur si j'étais à califourchon comme ça , sur le dos d'un animal ! Mais pourquoi donc, mam'selle, que vous avez l'air triste ? puisque vous allez vous marier ? Ah ! si je me mariaais, moi, si j'avais la belle robe blanche, le bouquet au côté, et la fleur d'orange sur la tête, je rirais comme une folle. (*On entend la voix de Clémançot.*)

AMÉLIE.

Tais-toi, tais-toi ; voici mon père.

ANNETTE.

Faut pas lui dire que vous êtes triste ? (*A part.*) Je n'y comprends rien ; elle se marie et elle est triste !

SCÈNE IV.

ANNETTE, CLÉMANÇOT, *entrant par la porte à droite,*
AMÉLIE.

CLÉMANÇOT.

Ma foi ! voilà deux heures que je suis au grenier pour voir de plus loin . . . Personne sur la grande route ; à moins que ce cher Montivon ne soit venu par la traverse . . . ce qui est bien possible . . . Et l'ami Durand, où est-il donc ? je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui.

AMÉLIE.

Mon père, il vient de partir pour Melun.

CLÉMANÇOT.

Que le diable soit de lui ! aller à Melun aujourd'hui ; pourquoi faire ? Ce garçon-là tient beaucoup de son père . . . Durand est un original . . . Mais s'en aller quand il sait que j'ai compté sur lui pour tous nos préparatifs ! . . . pour servir de garçon d'honneur à Montivon. Cela va le contrarier beaucoup ; moi qui lui ai promis que je disposerais tout pour la cérémonie. T'a-t-il dit quand il reviendrait ?

AMÉLIE.

Non, mon père.

CLÉMANÇOT.

C'est mal, c'est très-mal ; surtout quand je viens d'obtenir pour lui la place que je sollicitais à son insu, celle de percepteur de contributions. Ne le lui dis pas, je veux le surprendre agréablement. Je lui laverai la tête à son retour. Mais trêve à la mauvaise humeur. C'est un jour de bonheur, d'allégresse ; il faut que tout le monde soit gai... Ah ! ma fille !... c'est que ce n'est pas une petite cérémonie qu'un mariage ! Ça n'arrive qu'une fois dans la vie.

AMÉLIE, *d'un air sec.*

Quelquefois deux, puisque M. Montivon est déjà veuf.

ANNETTE, *à part.*

Oh ! que j'hâïrais un homme veuve, moi !

CLÉMANÇOT, *à Annette.*

De quoi te mêles-tu, toi ? (*A Amélie.*) Il est veuf, c'est vrai ; mais il est encore jeune. Il a vingt-sept ans, c'est un bon âge... Va, va ; tu seras très-heureuse avec lui. Je sais bien qu'il n'est pas... Ah ! ce n'est pas l'Apollon du Belvédère... mais il n'est, ma foi ! pas désagréable à l'œil.

AMÉLIE.

Mon père, je ne vous parle pas de son physique... mais il m'a semblé, pendant les quatre jours qu'il a passés ici l'année dernière, qu'il avait le caractère... singulier.

CLÉMANÇOT.

C'est un homme qui a eu tout plein de malheurs. De manière qu'il est devenu fataliste... Il m'écrit dernièrement que rien de ce qu'il avait entrepris ne lui a réussi, et qu'il me donnera de vive voix des détails sur tout cela.

AMÉLIE.

Avec le caractère que je lui connais, je crains qu'il ne regarde encore son mariage comme un accident.

CLÉMANÇOT, *en riant.*

Il en est bien capable, le luron ; mais je suis inquiet de ne pas le voir arriver. D'après sa lettre, il y a plus de deux heures qu'il devrait être ici. (*On entend Montivon et Jules discuter en dehors.*) Eh mais ! n'entends-je pas?... Eh oui ! c'est sa voix... et celle de Durand.

AMÉLIE, *à part, avec émotion.*

Il reviendrait !

CLÉMANÇOT.

Qu'est-ce que tu me disais donc qu'il était parti?

ANNETTE, à part.

Ah ça! nous avons donc rêvé?

AIR: *Je saurai bien le faire marcher droit.*

CLÉMANÇOT.

Oui, le voilà, mon enfant, le voilà!
Auprès de toi le destin le ramène.
Jour de bonheur! ah! quelle douce chaîne!
Oui, dès demain, l'hymen vous unira.

AMÉLIE.

Il se pourrait! quoi! vraiment, le voilà!
Auprès de nous le destin le ramène.
A son aspect, je sens finir ma peine;
Le chagrin fuit aussitôt qu'il est là.

ENSEMBLE.

ANNETTE.

Il se pourrait! quoi! vraiment, le voilà!
Jusqu'en ces lieux quel motif le ramène?
En vérité ce n'était pas la peine
De prendre un ch'val pour aller jusque-là.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULES, MONTIVON *appuyé sur Jules; Montivon est couvert de poussière, et son habit est déchiré**;
UN PAYSAN, *portant un porte-manteau.*

(*Annette conduit le paysan dans la chambre à droite, il y dépose le porte-manteau et s'en va.*)

MONTIVON.

Voilà une histoire originale qui m'arrive!!... J'ai manqué d'être tué à deux cents pas d'ici.

CLÉMANÇOT, *avec étonnement.*

Allons!

MONTIVON.

Ah Dieu! c'est dégoûtant, rien que d'y penser. (*A Clémançot.*) Connaissez-vous la gravure de Mazeppa, emporté par un cheval sauvage? (*Indiquant Jules.*) C'était monsieur... Fi! monsieur, fi! on ne monte pas des animaux comme ça sur la voie publique... Quand on a un cheval si fougueux, on le monte chez soi. (*Avec force.*) Jamais dehors, jamais.

* Annette, Jules, Montivon, Clémançot, Amélie.

CLÉMANÇOT.

Mais que vous est-il donc arrivé ?

MONTIVON.

Figurez-vous que...

JULES, *l'interrompant.*

Figurez-vous, monsieur, qu'au détour du petit sentier...

MONTIVON.

Laissez-moi dire. (*A Amélie.*) Pardon, mademoiselle, si je ne vous ai pas encore dit un mot de politesse... Je suis en marmelade; en... Holà! la hanche!... Grand Dieu! la hanche! (*A Clémançot.*) Bref, mon cher monsieur Clémançot, j'arrivais ici tranquillement par la traverse, lorsque j'ai rencontré monsieur qui galopait... (*A Jules.*) Il paraît que vous étiez furieusement pressé, monsieur? (*A Clémançot.*) Moi, je m'écarte, le cheval vient de mon côté, il me jette par terre; il me foule aux pieds; Dieu de Dieu! quel animal!... Si j'y ai survécu, c'est que, pour la première fois de ma vie, le destin m'a favorisé... ce matin.

JULES.

Croyez, monsieur, que je suis désolé...

MONTIVON.

A la bonne heure! mais vous n'avez pas de contusions, vous... J'aime encore mieux votre douleur que la mienne... Holà! le fémur!

CLÉMANÇOT.

Pauvre garçon!... Ah ça! vous n'avez pas de fractures?...

MONTIVON.

Je ne crois pas. (*Il marche à grands pas et remue le bras.*) Regardez donc, je marche assez agréablement, n'est-ce pas?...

CLÉMANÇOT.

Oui, oui, très-bien!

MONTIVON.

C'est ce que je pense; il me semble que, si j'avais quelque chose de cassé, j'aurais bien moins de grâce et de facilité.

CLÉMANÇOT.

Sans aucun doute.

MONTIVON.

C'est heureux!..... Quand j'y songe!..... c'est qu'il

me faisait rouler dans la poussière, ce malheureux cheval, je ne pouvais pas me dépêtrer de ses quatre diables de jambes.

AIR du Code et l'Amour.

Dans les flancs et dans la poitrine
Quels coups de pied il me donnait !
Comme un poisson dans la farine
Cet animal me retournait.
Ah ! quel quadrupède terrible !

JULES.

Mais non, vraiment il est fort doux.

MONTIVON.

Quand on est dessus, c'est possible,
Mais non pas quand on est dessous.

CLÉMANÇOT.

Mon pauvre Montivon, voulez-vous que je fasse chercher un docteur ?

MONTIVON.

Non, je crois qu'un déjeuner vaudrait mieux, si ça ne vous fait rien.

CLÉMANÇOT.

Annette ! tu entends !...

ANNETTE, à part.

Allons ! allons ! il paraît que le gosier n'est pas attaqué.
(Clémançot donne tout bas des ordres à Annette, qui sort par la droite.)

SCÈNE VI.

JULES, MONTIVON, AMÉLIE, CLÉMANÇOT,
au fond.

MONTIVON.

Vous le voyez, charmante Amélie, c'est une suite de la fatalité qui me poursuit. Je reste là à parler de mon événement, et je ne vous demande pas comment vous vous portez... Je suis grossier comme pain d'orge !

AMÉLIE, avec hésitation.

Monsieur !...

MONTIVON, *appuyant.*

Comme pain d'orge. Je ne connais rien qui peigne mieux ma grossièreté à votre égard. Mon excuse est dans ma situation. Je vais vous montrer toutes mes contusions; je suis sûr que je suis tout bleu. (*Il déboutonne son habit et son gilet, Clémançot accourt vivement pour l'arrêter.*)

CLÉMANÇOT, *bas à Montivon.*

C'est inutile... ma fille...

MONTIVON.

C'est juste;... mais je disais, comme futur... (*Il parle bas à Clémançot et ajoute tout haut:*) C'est égal! vous avez raison. (*A Amélie.*) L'essentiel est que vous ne m'en veuillez pas.

AMÉLIE.

Monsieur, j'ai été plus touchée de votre accident que de votre silence.

MONTIVON, *d'un air gracieux.*

Charmante repartie!

AMÉLIE.

Je vois que, Dieu merci! le résultat de cet événement (*regardant Jules*) n'aura rien d'affligeant pour personne; j'aurai seulement une grâce à vous demander, ou plutôt à mon père.

CLÉMANÇOT.

A moi?

MONTIVON.

Si ça dépend de moi?

AMÉLIE, *à Clémançot.*

Je voudrais... je désire vivement que vos projets ne se réalisent que dans un mois.

MONTIVON, *stupéfait.*

Un mois! je suis anéanti!

AMÉLIE, *à Clémançot.*

Vous y consentez?

CLÉMANÇOT, *avec embarras.*

Ma fille!...

AMÉLIE.

J'y compte... (*Elle sort. Clémançot remonte la scène avec elle et paraît lui faire des remontrances.*)

MONTIVON, à part, avec dépit.

C'est fait pour moi ! (*Il jette son chapeau par terre avec colère, et jette un cri douloureux.*)

CLÉMANÇOT.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

MONTIVON, souriant.

J'avais laissé tomber mon chapeau.
(*Il ramasse son chapeau et fait un cri de douleur en se relevant.*)

SCÈNE VII.

JULES, CLEMANÇOT, MONTIVON.

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Oh ! nous lui ferons entendre raison. (*Montivon remonte la scène et s'occupe à épousseter ses vêtements, pendant le dialogue entre Clémançot et Jules.*) (*A Jules.*) Ah ça ! pourriez-vous me dire, mon cher ami, ce que vous alliez faire à la ville ?

JULES.

Monsieur, j'y allais pour... (*A mi-voix.*) Je vous dirai plus tard mon motif, et je pense que vous m'approuverez... (*Haut.*) Sans l'accident arrivé à monsieur, je ne serais point ici...

MONTIVON, se rapprochant de Clémançot.)

C'est vrai ! cest moi qui ai prié monsieur de me donner le bras pour m'aider à arriver jusque chez vous.

CLÉMANÇOT.

Mais, c'est fort heureux !... c'est lui qui doit vous servir de garçon d'honneur.

MONTIVON, regardant Jules.

C'est monsieur ?...

JULES, avec hésitation.

Monsieur !...

MONTIVON.

Je vous avoue, mon cher Clémançot, que si j'étais arrivé ici sans accident, j'aurais été bien attrapé. Tout le long du chemin, je me disais à moi-même : C'est drôle,

il ne m'arrive rien... Lorsqu'enfin j'ai rencontré monsieur, j'ai dit : voilà mon affaire!

CLÉMANÇOT.

Vous êtes donc toujours fataliste ?

MONTIVON.

Je voudrais bien savoir comment je ne le serais pas, quand je vois que le diable fait élection de domicile à ma porte, et impossible de lui donner congé ? Je crois qu'il a un bail. Je vais vous en faire juge, jeune homme. (*Ici Montivon passe entre Clémançot et Jules.*) Et vous allez me dire si je ne suis pas l'homme le plus malheureux de France... et de Navarre. Du moment que j'entreprends n'importe quoi, crac! (*Jules et Clémançot le regardent avec étonnement*) ça manque.

JULES.

Ce ne peut être qu'une prévention.

MONTIVON, *bas à Jules.*

J'ai demandé l'emploi de percepteur des contributions : j'aurai la place. Mais n'en dites rien au père Clémançot, c'est une surprise que je lui ménage. (*Haut.*) Oh ! mais il y a long-tems que je lutte contre la destinée... Cela remonte à plus de quatre ans. Vous allez voir... En 1827, peu de tems après la mort de mon épouse... (mais ne parlons pas de ça, il n'est question ici que de mes guignons), en 1827, je sollicitais une place dans les Ponts-et-Chaussées. Après six mois de démarches, qu'est-ce que j'apprends?... j'apprends qu'un jeune homme, qui avait fait une demande la veille, a obtenu l'emploi.

CLÉMANÇOT.

Ah ! c'est terrible !

MONTIVON, *avec un sourire amer.*

C'était un nommé Fombert.

JULES, *étonné et à part.*

Ah ! la rencontre est bizarre.

MONTIVON.

Assez joli garçon (*d'un air de doute*), dit-on ; et qui se trouvait appuyé par la femme d'un chef de division.

CLÉMANÇOT.

Ça se voit tous les jours ; c'est inique.

MONTIVON.

Inique ! Vous avez... (*A Jules.*) Monsieur a parfaitement appliqué le mot. Mais ce n'est rien que ça. Repoussé avec perte aux Ponts-et-Chaussées, six mois après, je braque la lorgnette de mon ambition sur les Finances ; ce n'est pas que j'aie absolument besoin d'un emploi ; mais enfin expéditionnaire aux Finances, c'est une position sociale, n'est-ce pas ? on fait partie de l'état ; on mange du budget ; c'est une profession. Je me mets donc sur les rangs... Nous étions au moins quatre-vingts. Devinez qui est ce qui attrape la place ? (*A Jules.*) Devinez, jeune homme !... Allez ! cherchez ! Vous pouvez chercher aussi, monsieur Clémançot... Je vous le donne en sept. (*Il remonte la scène tranquillement comme pour attendre le résultat de leurs réflexions.*)

JULES, avec embarras.

Si c'est le plus digne, c'est vous... sans doute...

MONTIVON.

Du tout !

CLÉMANÇOT.

Alors... un autre?...

MONTIVON.

Du tout... C'était encore ce Fombert, ce même scélérat de Fombert qui avait quitté les Ponts-et-Chaussées, et qui s'était insinué aux Finances, je ne sais par où... un lézard administratif.

CLÉMANÇOT.

Ah ! voilà qui est bien étonnant !

JULES..

C'est de la fatalité.

MONTIVON, vivement.

Pure. Vous avez trouvé le mot. (*A Clémançot.*) Il a trouvé le mot aussi. Vous avouerez que ceci passe toute expression... J'écumais... Alors, transporté de fureur, d'indignation.....

CLÉMANÇOT.

Il y avait de quoi.

MONTIVON.

Je prends un cabriolet.

CLÉMANÇOT.

Très-bien..

MONTIVON.

Je vole aux Finances.

CLÉMANÇOT.

Ça s'est vu.....

MONTIVON, *qui ne comprend pas d'abord l'intention de Clémançot, reste un moment interdit, puis il dit d'un air d'approbation :*

Ah! oui. . . . Je demande à voir en face mon obstacle, mon rival, cet homme qui pèse sur toute ma vie comme un cauchemar perpétuel. . . Il y avait quinze jours qu'il n'était venu au bureau, et il était remplacé. . . Oh! alors, je dis : Un instant! s'il est sans place, gare à moi! il faut que je lui en trouve une, à ce gaillard-là. . . Je cours, je questionne, je m'informe; enfin, après mille recherches, j'apprends que mon luron a fait des lettres-de-change. . . mais qu'il en a fait! qu'il en a fait!. . . plus que notre Saint-Père le pape ne pourrait en bénir en quarante-huit heures de travail. Un de mes voisins en avait quinze, de deux cents francs chacune. Je vais chez le voisin; je lui achète sa créauce. (*A Clémançot.*) Pour le coup, je me dis : Je tiens mon homme! (*Se retournant gaîment vers Jules et lui saisissant le bras.*) Je tiens mon homme! Une fois à Sainte-Pélagie, c'est bien le diable si je le trouve encore pour me barrer le chemin.

JULES, *à part.*

En effet, ce nom me revient maintenant. Que le ciel te confonde!

MONTIVON.

Après huit jours de recherches, on l'arrête. . .

CLÉMANÇOT.

Ah! vous le tenez à la fin!

MONTIVON.

Minute. Ici, dénoûment tragique; on pleure (pas moi, par exemple), mon huissier et les gardes du Commerce. . .

Heur et Malheur.

CLÉMANÇOT.

Pleuraient?...

MONTIVON.

Allons donc ! Il y a des professions qui ne pleurent jamais. Mon huissier, dis-je, et les gardes du commerce le conduisaient à la maison... en question ; voilà qu'en traversant le pont d'Austerlitz, mon luron fait un écart, et puis, plof !

CLÉMANÇOT, *d'un air effrayé.*

Ah mon Dieu !

JULES, *de même.*

Il se jette à la rivière ?

MONTIVON.

Comme une poule d'eau, mon ami... Vous jugez de l'embaras de mes trois officiers ministériels qui ne savent pas nager, et qui restent là... le bec... sur le pont, avec leur dossier sous le bras. Enfin, on a vu ce malheureux passer sous des bateaux de vin, des bateaux de charbon, des bateaux de fagots, enfin tous les bateaux imaginables... bref, il a disparu... noyé... à perpétuité... comme un joli garçon, sans que j'aie jamais eu le plaisir de le voir.

CLÉMANÇOT.

O ciel ! quel événement ! c'est affreux !

JULES.

Ma foi ! c'est bien fait, c'est très-bien fait.

MONTIVON.

Incident horriblement ridicule, et qui me coûte mille écus, sans les frais.

JULES.

Au moins vous êtes débarrassé d'un adversaire diablement incommode, convenez-en... Il est vrai que vous lui avez fait payer assez cher le triste avantage que le hasard lui a donné.

MONTIVON, *à Jules.*

Eh bien ! j'aime beaucoup... (*se retournant vivement vers Clémançot*) j'aime beaucoup le raisonnement de monsieur. (*À Jules.*) Il s'est noyé, c'est vrai ; mais il s'est noyé à mes frais ; il n'a pas déboursé un sou. (*Vivement, à part, d'un air satisfait.*) Mais dam !...

CLÉMANÇOT.

Mais peut-être ne perdrez-vous rien ; car, enfin, sa famille...

MONTIVON.

Sa famille ? Le ciel me garde d'aller au-devant des Fombert... s'il en existe.

CLÉMANÇOT.

Allons, allons, vous avez été malheureux ; maintenant il n'y faut plus penser..... Oublions le passé..... et l'héritage?...

MONTIVON, *d'un air confidentiel.*

Oh ! cela va très-bien. Si le diable ne s'en mêle pas, j'aurai une réponse aujourd'hui ; j'ai donné ordre qu'on m'envoyât la lettre ici par un exprès... (*A Jules.*) Je vous demande pardon ; c'est lui qui me parle. (*A Clémançot.*) C'est une fameuse affaire ; nous ne sommes que dix-sept héritiers, et je représente un tiers de tête ; j'ai déjà dépensé douze cents francs pour justifier de mes droits. Mais, mon cher Clémançot, je ne vous cache pas que je suis moulu, et qu'après la scène de pantomime que j'ai jouée sur la route, j'aurais diablement besoin de me refaire un peu.

CLÉMANÇOT.

Je vais faire hâter le déjeuner ; il cuit, mon ami, il cuit. Je vous laisse avec Durand, votre garçon d'honneur, le fils d'un de mes bons amis. Faites votre paix ensemble en attendant.

MONTIVON, *bas à Clémançot et en le reconduisant.*

Eh mon Dieu ! ce pauvre Dunand ! ce n'est pas sa faute s'il m'a assassiné. J'aurais été à cent lieues de lui qu'il m'aurait écrasé tout de même : c'est le sort ; je commence à m'y faire.

CLÉMANÇOT, *sortant par la droite.*

Ah ! diable de fataliste que vous êtes !

JULES, *à part, tandis que Montivon redescend la scène.*

Voilà une arrivée qui complique singulièrement ma situation.

SCÈNE VIII.

JULES, MONTIVON.

MONTIVON.

Ah ! vous vous appelez Dunand ?

JULES.

Non , monsieur , pas Dunand ; Durand.

MONTIVON.

J'ai connu autrefois un nommé Dunand , c'était peut-être votre cousin ?

JULES.

J'ai l'honneur de vous dire que mon nom est Durand.
(Appuyant.) Durand.

MONTIVON.

J'entends bien ! D'où êtes-vous ?

JULES.

Ma famille a toujours habité Paris.

MONTIVON.

Ah bien ! ça ne peut pas être cela. Les Dunand que j'ai connus étaient de Bayonne ! M. votre père a-t-il beaucoup d'enfans ?

JULES.

Je suis fils unique.

MONTIVON.

C'est singulier ! les Dunand étaient trois frères... dont une demoiselle.

JULES, à part.

Il paraît qu'il y tient ! laissons-le aller.

MONTIVON.

Mon cher Dunand , je n'en rends pas moins grâce au ciel du hasard heureux qui m'a fait faire votre connaissance , quoique dans le premier instant nous ne fussions pas placés fort agréablement pour causer , vous qui étiez... et moi qui étais... (Il imite le geste d'un homme qui est foulé aux pieds d'un cheval.)

JULES.

Je serais enchanté , monsieur , de réparer le tort involontaire que j'ai eu envers vous.

MONTIVON.

Allons donc ! pourquoi donc ça ? Du tout, du tout... parbleu !

JULES.

Mais je me vois forcé de m'éloigner... Il le faut.

MONTIVON.

Vous en aller?... Non, parbleu ! Eh bien ! il serait joli, celui-là ! quand le papa vous a nommé pour remplir les augustes fonctions... Allons donc !

JULES.

Je vous assure, monsieur, que personne n'est moins capable que moi...

MONTIVON.

AIR : *Ami ! jamais l'chagrin n'm'approche.*
(de PRÉVILLE et TACONNET.)

Je ne vois pas ce qui vous embarrasse,
C'est un tribut levé sur l'amitié ;
Garçon d'honneur !... c'est la plus belle place,
Après celle du marié...

Faut-il par moi que vous soyez prié ?
Eh bien ! mon cher, c'est moi, moi qui vous somme
D'être ici mon garçon d'honneur.
Me refuser, ce serait une horreur !

JULES, à part.

O destinée ! il faut que le pauvre homme,
Décidément, ait l'instinct du malheur !

Monsieur, je vous assure...

MONTIVON.

Il n'y a pas de : je vous assure. Vous resterez... Comment ! après m'avoir presque assassiné au physique, vous voulez maintenant m'assassiner au moral. Il n'y a que vous qui puissiez lui faire entendre raison.

JULES.

A qui, monsieur ?

MONTIVON.

A mademoiselle Clémançot. Vous n'avez pas entendu ? Elle veut ajourner notre mariage à un mois... Un mois !!!... Savez-vous combien il peut m'arriver d'accidens en un mois?... (*Il réfléchit un instant.*) Soixante-sept.

JULES.

Quel singulier calcul ! (*A part.*) Il y a de la folie dans son fait.

MONTIVON.

Cela peut aller là ! Je me connais si bien !... Si vous saviez, mon cher Dunand, comme je me connais !... Parole d'honneur, je suis comme les paratonnerres, j'attire la foudre.

AIR : *L'Établi ! mon ami.* (de MILLER.)

Au sort pas moyen d'échapper !
Fussiez-vous à Troye en Champagne,
Fussiez-vous à Brest en Bretagne,
Quand le diable veut vous happer,
Il saura, le coquin, il saura vous happer,
Pas moyen, pas moyen d'échapper.

Aux environs de Bagnolet,
J'avais une maison charmante ;
Le jour où j'en signalais la vente,
Mon ami ! la maison brûlait !
J'avais eu soin d'avance
De la faire assurer.
Oui... mais mon assurance...

JULES.

Quoi ?

MONTIVON :

Venait d'expirer.

Et les scélérats de voisins, mon cher monsieur Dunand !... ils m'ont chipé toute la braise... Je n'en ai pas retiré trois fois plein votre chapeau... quand je vous le dis :

Reprise de l'Air :

Au sort pas moyen d'échapper, etc.
Ma femme était brune de peau
Et faite !!... A cela je me berne :
Représentez-vous une borne
Sur laquelle on met un chapeau.
Quoiqu'elle fût affreuse
Comme les sept péchés,
Eh bien ! la malheureuse
M'a fait... allez !... cherchez !...

Petite scélérate, va !

Reprise de l'Air :

Au sort pas moyen d'échapper, etc.

Ainsi, je compte sur vous pour déterminer mademoiselle Clémañcot à nous marier sans retard ; mais sans retard ; (*A demi-voix.*) Je suis horriblement pressé.

JULES.

Monsieur !... vous me chargez là d'une mission !...

MONTIVON.

Vous la remplirez dignement... Oui, oui, vous êtes fort bien dans la maison... Soyez mon appui, mon avocat; pour un rien je me jetterais à vos genoux... Parole d'honneur, je m'y jetterais, si je ne craignais pas de paraître ridicule. (*Il remonte la scène pour s'assurer qu'il ne peut pas être vu, puis il revient près de Jules et s'efforce de se jeter à genoux, en disant : hein? hein? comme pour le consulter. Jules s'y oppose.*)

JULES.

Y pensez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela... Je tâcherai, mon cher monsieur Montivon...

MONTIVON, *avec effusion.*

Appelez-moi votre ami... Qu'est-ce que ça vous fait, mon cher Dunand?

JULES, *à part.*

Il me fait de la peine! (*Haut.*) Mon ami! comptez sur moi.

MONTIVON.

C'est ça. (*D'un air solennel.*) Dunand! je compte sur vous.

AIR : *Dans ce costel, dame de haut lignage.*

Déployez bien toute votre éloquence,

Pour hâter notre heureux hymen.

Je mets en vous toute ma confiance;

Mais que, surtout, la noce ait lieu demain.

Demain, sans faute... il le faut, j'y persiste.

C'est important, car si je réusis,

C'est que le diable, ayant perdu la piste,

N'a pas encor découvert où je suis...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANNETTE, *entrant par la droite.*

ANNETTE.

Le déjeuner de M. Montivon est servi:

MONTIVON.

J'y cours... ou plutôt, je m'y traîne, car, mon cher Dunand, vous m'avez mis dans un état affreux!... La jeune fille! donnez-moi le bras!... (*Elle lui prend le bras.*) Holà! êtes-vous maladroite! vous me prenez le bras, là justement où l'animal a le plus tapé... (*Annette lui prend*

l'autre bras ; il jette un nouveau cri , et finit par s'appuyer sur son épaule.) (A Jules en sortant.) Je vous demande pardon ! c'est ridicule tout ça ! mais que diable voulez-vous ?

SCÈNE X.

JULES, *seul.*

Comment me tirer de là ? . . . c'est à en perdre la tête ; parler au père , c'est impossible . . . Et ce malheureux Montivon qui me jette sa confiance à la tête . . . un homme dout , sans le savoir , j'ai contrecarré tous les projets , et pour une fois que je le rencontre sur mon chemin , je l'écrase. (*On entend Montivon pousser un cri dans la coulisse.*) Mais voyons ! puisque le sort m'a ramené ici , si j'essayais de remettre à Amélie le billet que j'avais préparé pour elle . . . ce billet qui lui peint mon amour , qui l'engage à rompre cette union . . . Oh ! fi donc ! . . . j'ai la confiance de ce malheureux futur , et j'irais la trahir , . . . (*Il aperçoit Amélie et reste interdit.*) Amélie !

SCÈNE XI.

JULES, AMÉLIE, *entrant par le fond.*

AMÉLIE.

Je suis aise de vous trouver seul , monsieur Jules , j'ai besoin d'un conseil. Parlez , que dois-je faire ? . . .

JULES.

Je sais , mademoiselle , que vous n'avez point d'amour pour M. Montivon ; mais il a de la fortune , c'est un honnête homme ; il peut vous rendre heureuse . . . Le retard que vous voulez mettre à accomplir le vœu de votre père peut compromettre votre avenir. Hâtez votre mariage , c'est tout ce que je puis , tout ce que je dois vous dire. (*Avec timidité.*) J'ai peut-être plus de mérite qu'un autre , en vous donnant ce conseil.

AMÉLIE, *avec un sentiment de reproche.*

C'est vous qui me le donnez ! . . .

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Je subirai la loi que l'on m'impose ,
Mais un motif peut encor m'arrêter,
Car sur l'époux qu'ici l'on me propose
Moi , je venais vous consulter.

De cette main qu'il faut que je lui donne,
Quelqu'un est-il plus digne à votre gré?

(*Montivon paraît au fond.*)

JULES.

Plus digne? Non, je ne connais personne...

AMÉLIE, *avec résignation.*

Eh bien! monsieur, j'obéirai. (*Bis.*)

SCÈNE XII.

JULES, MONTIVON, AMÉLIE.

(*Montivon a changé de gilet et d'habit.*)

MONTIVON.

O vertueux Dunand! Si je n'étais pas dans l'état où je suis, je voudrais vous serrer dans mes bras; mais impossible! je suis presque en dissolution, il n'y a que le côté gauche qui marche un peu.

JULES.

Quoi! monsieur Montivon!, vous avez déjà déjeuné?...

MONTIVON.

Je n'ai pas faim... (*Bas à Jules.*) Et puis je ne puis pas m'asseoir... je vous dirai pourquoi. (*Haut.*) Charmante Amélie! je suis touché jusqu'aux larmes de ce qu'il vient de vous dire... Vous consentez, n'est-ce pas? Oh! dites-moi, dites-moi, que vous consentez à ne pas retarder la cérémonie; et vous pouvez ajouter tout bas: Je suis une femme idolâtrée!

AMÉLIE, *avec intention.*

Je ne veux qu'être aimée, monsieur; ce désir est d'autant plus sincère que, jusqu'à présent du moins, il n'a pas été exaucé.

MONTIVON, *à part, après un moment de réflexion.*

Je ne saisis pas à quoi elle veut faire allégorie, en me disant cela. Ah! imbécille que je suis!... Dans l'excès de ma joie, j'oubliais de vous dire... J'arrive de l'écurie... Oui, j'ai voulu voir mon assassin manger l'avoine (c'est une fort belle bête); j'ai fait une trouvaille à la porte... une lettre...

JULES, *à part.*

Ma lettre, que j'aurai laissé tomber, en descendant de cheval.

MONTIVON.

Je l'ai mise dans ma poche . . . et la voici.

JULES, *bas à Montivon.*

Que faites vous, monsieur Montivon? cette lettre . . .
(*Jules saisit vivement le bras de Montivon pour l'empêcher de remettre la lettre à Amélie; celui-ci jette un cri de douleur.*)

MONTIVON.

Ho! holà! . . . (*En riant d'un air douloureux.*) Oh! mon bon ami, parole d'honneur! vous m'avez fait un mal affreux! . . . Eh bien! quoi! cette lettre . . .

JULES, *bas à Montivon.*

Donnez-la-moi.

MONTIVON.

En voilà une jolie, par exemple! Vous liriez une lettre qui n'est pas à votre adresse? Est-ce vous qui êtes M^{lle} Amélie Clémaçot? Voilà toute la question. Êtes-vous M^{lle} Amélie Clémaçot? Répondez franchement.

AMÉLIE.

Quoi! cette lettre? . . .

MONTIVON.

Vous est adressée, et quoiqu'elle ne soit pas cachetée, je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue . . . La voici telle que la nature l'a produite . . .

(*Amélie prend la lettre.*)

JULES, *à part.*

Et c'est lui! . . . Cet homme est marqué du sceau de la fatalité.

MONTIVON, *bas à Jules.*

Vous avez eu de la peine à la décider, hein!

JULES.

Je vous jure que jamais position ne fut plus embarrassante que la mienne.

AMÉLIE, *regardant la signature.*

De lui! . . . (*Elle lit.*) « Mademoiselle, jusqu'à présent je
» vous ai caché mes sentimens, mais je ne puis en contenir
» plus long-tems l'expression. Je vous aime, je vous adore!
» Au nom du ciel! faites tout au monde pour rompre votre
» mariage avec ce Montivon, ou je m'éloigne pour tous
» jours.

» Selon votre réponse , au revoir ou adieu ! » Il m'aime !
et c'est M. Montivon qui me remet cette lettre. . .

MONTIVON , *bas à Jules.*

Elle a l'air drôle , dites-donc ?

JULES , *avec embarras.*

Oui . . . il me semble . . .

AMÉLIE , *souriant à Montivon.*

Je vous remercie , monsieur Montivon , de votre discrète
attention ; je ne l'oublierai pas.

(Elle fait une révérence.)

MONTIVON , *à part, avec joie.*

Elle ne l'oubliera pas ! . . . Tout me sourit , mon ami ,
tout me sourit. *(La saluant.)* Vous nous quittez ? Je vous
présente l'hommage empressé de mon respect. *(Il jette un
cri en saluant et porte la main à sa hanche.)*

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

L'amour dans ses yeux étincelle.

JULES , *à part.*

Je tremble et de crainte et d'espoir !

(Bas à Amélie.)

Je pars ! . . . Adieu , mademoiselle . . .

AMÉLIE.

Au revoir , messieurs !

JULES , *avec joie à part.*

Au revoir ! . . .

*(Au moment où Amélie va sortir, Jules la retient par la
main , et lui dit à demi-voix :)*

Non ! de vous fuir , mademoiselle ,

Le devoir m'impose la loi ;

Oubliez-la , cette lettre cruelle

Que l'on vous remet malgré moi ,

A mon rival engagez votre foi.

*(Amélie cherche à réprimer son émotion, et sort d'un
air résigné.)*

MONTIVON.

L'amour dans ses yeux étincelle ;

Ah ! pour moi quel heureux espoir !

Elle est encor six fois plus belle

Lorsqu'elle me dit : Au revoir.

JULES.

Ah ! le bonheur est auprès d'elle ,

Un instant j'ai cru l'entrevoir.

Pourquoi la fortune cruelle

Vient-elle m'ôter tout espoir ?

ENSEMBLE.

SCÈNE XIII.

MONTIVON, JULES.

MONTIVON.

Je suis aux anges ! Je plane dans le septième ciel ! Vertueux jeune homme ! C'est à vous que je dois ça, Dunand !... Dunand ! c'est à vous que je dois ça !
(*Il s'avance vers Jules et le prend dans ses bras avec effusion.*)

JULES, *à part.*

Sa reconnaissance m'embarrasse à un point...

MONTIVON.

Oui !... Quand je pense que c'est à vous que je dois de voir mon mariage conclu si promptement... Tenez ! parole d'honneur ! je voudrais faire quelque chose pour vous.

JULES, *modestement et avec embarras.*

Ah ! monsieur Montivon !...

MONTIVON, *criant plus fort que lui.*

Si, si, si fait ! si !... je veux vous faire avoir un débit de tabac !... Aimeriez-vous un débit de tabac dans un bon quartier ? ou un bureau de papier timbré ? hein ?

JULES, *en souriant.*

Mille remerciemens ! Je ne porte pas si haut mon ambition.

MONTIVON.

C'est que, voyez-vous, je suis si content d'avoir enfin trouvé un homme qui me seconde dans mes entreprises ; moi qui depuis quatre ans, ai toujours été poursuivi par ce coquin de Fombert !... Enfin il est mort ; que le diable l'emporte !... et surtout qu'il ne le lâche pas !... O diable !... ne va pas le lâcher, mon bon ami.

JULES, *à part.*

Dites donc votre nom à ce malheureux-là !

SCÈNE XIV.

JULES, CLÉMANÇOT, arrivant par la droite, un bouquet à la boutonnière, MONTIVON.

CLÉMANÇOT.

Comment ! mon ami, vous donnez à ma fille !... Je viens de voir la corbeille.

MONTIVON, se frottant les mains.

Voilà, monsieur Clémançot, voilà !... (Il est occupé à mettre ses gants ; il les regarde avec attention.)

CLÉMANÇOT.

Qu'avez-vous donc ?

MONTIVON.

C'est que... je m'aperçois... j'ai acheté deux gants de la même main. Si vous vouliez me... (Clémançot lui donne un de ses gants.)

CLÉMANÇOT.

Oui, j'ai vu la corbeille. Ce sont de jolies épingles ! (Bas à Jules.) Savez-vous que c'est un cadeau de dix mille francs ! Aussi j'ai profité du moment... J'ai fait prévenir à la mairie, à l'église... On nous attend... Le curé avec son étole, le suisse avec sa hallebarde, les pauvres avec le gobelet de fer-blanc et les bénédictions... Tout le monde est sous les armes... la mariée elle-même... Je l'entends.

MONTIVON, marchant à grands pas avec joie.

Ah ! je crois que j'en deviendrai fou... Je suis dix fois plus content que lorsque j'ai eu le désagrément de perdre ma première... Comme on change !... La voilà !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, AMELIE, en costume de mariée, VOISINS ET VOISINES.

CHŒUR.

AIR du Hussard de Felsheim.

Puisqu'un doux hymen les engage,
Qu'ils soient contents, qu'ils soient heureux,
Pour le bonheur de leur ménage
Que le ciel exauce nos vœux !

MONTIVON.

Notre union a droit d'être bénie,
Car le destin, en vérité,

Après quatre ans de tyrannie ,

(montrant Amélie)

Me doit bien cette indemnité.

CHŒUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

CLÉMANÇOT, à Amélie.

Ma fille ! c'est très-bien. (Il l'embrasse au front.)

MONTIVON, à Jules.

C'est votre ouvrage, Dumand.

JULES, à part.

Quel supplice ! Et pas moyen de parler à Amélie, au milieu de cette cohue nuptiale.

MONTIVON.

Allons, mon cher Dumand, je connais l'usage : le garçon d'honneur donne la main à la mariée ; moi je vais donner le bras au papa Clémançot.

JULES.

Quoi ! monsieur, vous voulez...

MONTIVON.

Ah ! gaillard que vous êtes ! je devine... Vous voudriez bien aller voliger, courir de l'une à l'autre... Du tout... Vous êtes garçon d'honneur, le bras à la mariée, tout de suite... (Il prend la main d'Amélie, la place dans celle de Jules et court prendre le bras de Clémançot.) (A Clémançot.) Je crois qu'il est un peu vexé ; mais, ma foi ! qu'y faire ?

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Il n'y a rien à y faire... Mais le diable m'emporte ! nous êtes un homme...

MONTIVON.

Je m'en flatte, mon cher... (A part.) Cette nouvelle qu'il m'apprend !

CHŒUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

(Au moment où tout le monde va pour sortir, Annette apporte une lettre.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE, une lettre à la main.

Pardon, monsieur, mais c'est une lettre pour M. Montivon.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

CLÉMANÇOT, MONTIVON, AMÉLIE, JULES,
VOISINS ET VOISINES *dans le fond.*

MONTIVON.

Une lettre pour moi ! Allez , allez toujours. Je vous re-
joins à la mairie.

CLÉMANÇOT.

Non , non , nous attendrons... Lisez votre lettre.

MONTIVON.

De Strasbourg ! C'est celle que j'attendais... L'affaire de
l'héritage... Des lettres-de-change , sans doute... (*Il déca-
chète la lettre.*) Non ; il n'y a rien dedans.

CLÉMANÇOT.

Diab!e ! c'est intéressant... Voyons...

MONTIVON.

C'est de mon homme d'affaires... Lisez , mon cher Clé-
mançot , lisez ; c'est la propriété de votre fille maintenant.

CLÉMANÇOT.

Volontiers , parbleu ! (*Il lit.*) « Monsieur , la succession
» de M. votre oncle a été enfin inventoriée. Elle se com-
» pose d'environ mille francs en numéraire. »

MONTIVON.

Bon ! bon !

CLÉMANÇOT.

« Sa maison de Strasbourg , cinquante arpens de vignes
» sur les bords du Rhin , et environ vingt mille francs de bi-
» joux... »

MONTIVON

Excellent oncle !

CLÉMANÇOT.

« On a trouvé dans ses papiers un testament olographe
» qui institue pour légataire universel... »

MONTIVON , *vivement.*

Qui ?

CLÉMANÇOT.

« Un autre que vous... »

MONTIVON.

Ah ! le vieux malfaiteur !

CLÉMANÇOT.

« Un jeune homme qui a suivi pour lui un procès duquel dépendait toute sa fortune. »

MONTIVON.

Nous sommes volés comme dans un bois !

CLÉMANÇOT.

« Ce jeune homme se nomme Jules Fombert. »

JULES, à part.

Est-il possible !

MONTIVON, avec force.

Hola ! Ah mon Dieu ! Une chaise, mon ami, une chaise !... Pour l'amour de Dieu, une chaise ! je fonds sous moi. *(Jules apporte précipitamment une chaise. Montivon se laisse tomber dessus ; mais il se relève brusquement en jetant un cri douloureux, et s'assied sur sa jambe qu'il a pliée sur la chaise. Il semble anéanti sous le poids de sa douleur. Pendant ce mouvement, Jules est passé du côté de Clémançot, à gauche de la scène.)*

JULES, bas à Clémançot.

Il faut absolument que je vous parle.

CLÉMANÇOT.

Attendez ! attendez ! *(Il lit.)* « Cependant, d'après le vœu du testateur, et comme depuis long-tems il a perdu de vue le légataire, l'héritage retournerait à la famille dudit testateur. »

MONTIVON, qui jusque-là est resté accablé.

La famille dudit testateur ?... J'en suis membre.

CLÉMANÇOT.

Sans doute. *(Continuant de lire.)* « A la famille dudit testateur, si elle pouvait produire une preuve légale du décès de Fombert. »

MONTIVON, se levant.

Je respire ! je respire... J'avais là un poids de seize quintaux. En voilà un qui peut se vanter de s'être noyé à tems.

JULES, *bas à Clémançot.*

Monsieur, il faut que je vous dise absolument...

CLÉMANÇOT.

Tout-à-l'heure, je suis à vous.

MONTIVON, *avec joie.*

La preuve est facile à donner, parbleu ! Il s'est jeté à l'eau en présence de M. Maigrepeau, huissier, et en présence des gardes du commerce... S'il est mort?... Je le crois, parbleu ! bien qu'il est mort ! ce digne garçon. Hein ! mon cher Dunand, j'en échappe d'une belle. Allons, partons, partons !...

JULES, *à part.*

Et impossible de parler à M. Clémançot !

MONTIVON.

Allons, allons ! Ne vous impatientez pas. Nous voilà.

CHORUR .

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

(Après quelques mesures, Annette arrive; tout le monde se tait.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ANNETTE

ANNETTE.

Un monsieur demande à parler à M. Montivon.

MONTIVON.

Encore un obstacle ! le diable a bien de la peine à me lâcher... Quel est ce monsieur ?

ANNETTE.

C'est M. Maigrepeau, huissier de Paris.

SCÈNE XIX.

MONTIVON, MAIGREPEAU, CLÉMANÇOT,
AMÉLIE, JULES ET ANNETTE.

MONTIVON.

Maigrepeau ! c'est le ciel qui l'envoie ! c'est un témoin de
Heur et Malheur.

l'événement. Ah ! maître Maigrepeau, je parlais de vous à l'instant.

MAIGREPEAU.

Depuis ce matin, je rôde dans le voisinage; j'avais oublié le nom de votre hôte. Je viens vous chercher ! Grande et bonne nouvelle ! Vos mille écus ne sont pas perdus !

MONTIVON.

Comment ça ?

MAIGREPEAU.

J'ai fait des recherches.

MONTIVON, avec inquiétude.

Quelles recherches ?

MAIGREPEAU, d'un air de triomphe.

Et j'ai fini par découvrir une fameuse affaire. Votre débiteur n'est pas mort !

MONTIVON.

Ah grand Dieu ! je vois tout bleu ! j'ai un éblouissement.

MAIGREPEAU.

Pas plus mort que vous et moi, le drôle ! (*Montivon a les yeux fermés ; il reste un instant comme frappé de stupeur, puis il croise les bras sur sa poitrine, et marche à grands pas d'un air égaré.*)

CLÉMANÇOT.

Diable ! mais ceci change bien la question. (*Regardant Montivon avec inquiétude.*) Mais quelle mine fait Montivon ? Je crois qu'il devient imbécille ! Ah grand Dieu ! il tourne à l'imbécillité.

MONTIVON, d'un air hébété.

Fombert ! Fombert ! être féroce ! tu ne veux donc pas me laisser tranquille ? (*En prononçant cette phrase, il arrive devant Maigrepeau.*)

MAIGREPEAU, d'un air mystérieux.

J'ai découvert qu'il est caché dans une maison de cette ville.

MONTIVON, effrayé.

De cette ville !... Ah ! le scélérat !... je suis sûr qu'il me cherche. Je voudrais me cacher. ¹⁴Dunand ! Dunand ! cachez-moi, je vous en prie. (*Il prend les mains de Jules, et se place devant lui.*)

MAIGREPEAU.

Si vous vous cachez tous les deux... c'est très-drôle ; il est, dit-on, caché lui-même sous le nom de Durand...

CLÉMANÇOT.

Bah !

MONTIVON.

De Dunand ! *(Jules fait un mouvement en avant, Maigrepeau l'aperçoit.)*

MAIGREPEAU.

Eh mais ! le voilà !

MONTIVON.

Lui !

JULES.

Moi-même. *(Montivon se tourne avec effroi vers Jules, le regarde fixement et se sauve de l'autre côté de la scène.)*

MONTIVON.

A la garde ! à la garde !

JULES, s'approchant de Montivon.

Monsieur Montivon...

MONTIVON, vivement.

Ne m'approche pas, génie infernal ! ne m'approche pas ! ou je me porte à des excès sur toi. Clémançot, je quitte votre maison, je la quitte... Lucifer est à mes trousses... Voilà son foudé de pouvoirs... Il n'y a pas moyen...

CLÉMANÇOT.

Allons ! allons ! vous êtes visionnaire, mon pauvre ami !
MONTIVON, d'un air d'indignation, et en faisant un geste menaçant.

Missionnaire ?

JULES.

Mais, monsieur Montivon, réfléchissez donc !... J'aimais mademoiselle avant vous...

MONTIVON.

Il l'aimait ! il l'aimait !

JULES.

C'est vous qui, malgré moi, lui avez remis la lettre...

MONTIVON.

Quoi ! cette lettre... *(A Clémançot.)* Et vous ne me l'avez pas dit ?

CLÉMANÇOT, *bétement,*

Est-ce que je le savais ?

MONTIVON, *à part.*

Ah ! c'est ignoble !

JULES.

Monsieur Montivon !

CLÉMANÇOT.

Pouvais-je le deviner ? Je voulais le fixer près de nous ; c'est pour cela que j'ai sollicité pour lui la place de percepteur des contributions, et on la lui a accordée,

MONTIVON, *avec force.*

Mais je l'ai demandée aussi.

CLÉMANÇOT.

Est-ce que je le savais ?

MONTIVON, *hors de lui, après avoir porté la main sur ses yeux.*

Ah ! je vois une quantité innombrable de chandelles... Ma raison se détériore... Il n'y a qu'un moyen d'échapper... Je l'emploierai... Laissez-moi passer !... laissez-moi passer !... (*Il remonte vivement la scène.*)

CLÉMANÇOT.

Où allez-vous ? où allez-vous, Montivon ? Vous êtes dans une agitation...

MONTIVON, *au désespoir.*

Je vais périr dans les flots de Seine-et-Marne,

TOUS.

Grand Dieu !

CLÉMANÇOT.

Avez-vous perdu la tête... Je vous défends de quitter cette maison. (*Aux invités.*) Ne le laissez pas sortir ! (*Montivon marche d'un air égaré, Jules le suit, sans qu'il s'en aperçoive.*)

JULES.

Monsieur Montivon ! un peu de philosophie ! quand vous serez plus calme, vous me rendrez justice. Je vous jure que...

MONTIVON, *apercevant Jules auprès de lui.*

Ne m'approche pas ! ne m'approche pas ! (*Il se sauve au milieu des invités ; il en jette plusieurs par-terre, puis revenant sur le devant de la scène, il prend Clémançot par les épaules, comme pour s'en faire un rempart, et se place derrière lui.*) Ne m'approche pas ! (*Par un mouvement brusque, il fait pi-*

rouetter Clémangot, se trouve face à face avec lui, et lui dit d'un ton larmoyant :) Ainsi, monsieur Clémangot, je suis chez vous en état d'arrestation... Vous sentez cependant que je ne puis pas respirer le même air que cet être fantastique que le destin a collé à ma destinée.

CLÉMANÇOT, *pleurant aussi.*

Mon ami, vous avez tort ! vous vous faites des idées...

(*Ils s'attendrissent de plus en plus tous les deux ; Montivon, dans un excès d'expansion, embrasse Clémangot sur les deux joues. Clémangot en fait autant à Montivon.*)

MONTIVON, *pleurant plus fort.*

Hélas ! mon Dieu ! vous voyez bien qu'il m'est impossible de lui échapper.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Souvent, pour lui faire une niche,
Un écolier, un franc vaurien,
A la queue d'un pauvre caniche
Attache un bouchon d'paille... Eh bien !
Le sort du caniche est le mien !
L'animal effrayé s'agite,
Il saute, il fait mille détours ;
Mais il a beau prendre la fuite,
Le bouchon d'paille le suit toujours.
Ainsi j'ai beau prendre la fuite,
(*Désignant Jules avec une sorte de fureur.*)
V'là l' bouchon d'paille qui m' suit toujours !

Pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en aller ! (*Clémangot le retenant encore, Montivon prend un air suppliant.*)
Laissez-moi m'en aller à la diligence... pour arrêter ma place.

JULES, *avec embarras.*

Mon Dieu ! monsieur Montivon, je doute que vous en trouviez, car, ayant le dessein de partir ce soir, j'ai arrêté la seule qui restât.

MONTIVON ET CLÉMANÇOT, *se regardant mutuellement d'un air stupéfait.*

Là !

MONTIVON, *après un moment et d'un air décidé.*

Eh bien ! non !... non ! je trouve ça très bien ; c'est

naturel ; cela devait être comme ça . . . (*A Jules , d'un air indigné .*) O cauchemar !

JULES , *tirant un papier de sa poche .*

Si j'osais vous offrir le bulletin .

CLÉMANÇOT , *prenant le bulletin des mains de Jules , et l'offrant à Montivon .*

Ah ! oui , prenez le bulletin .

MONTIVON .

Que le ciel m'en préserve ! pour que je me casse le cou en ronte . . . (*Il prend le bulletin des mains de Clémançot , le déchire avec colère , et en jette les morceaux .*) Non , non , je m'en irai à pied ; oui , à pied . . . comme un vagabond , comme un pestiféré , comme un dangereux reptile .

CLÉMANÇOT .

Allons ! allons ! ne vous frappez pas l'imagination ; restez avec nous ; que diable ! vous avez été malheureux . . . Monsieur a toujours réussi . . . c'est l'effet du hasard ; dans le monde il n'y a qu'heur et malheur .

MONTIVON .

Eh bien ! je reste . . . (*A part .*) Au fait , c'est lui qui se marie , la veine est peut-être changée . (*D'un air satisfait .*) Ah diable ! (*Il offre la main à Amélie , et la conduit près de Jules , en disant :*) Mon cher Dunand ! . . . voilà votre fiancée . . . J'ai été heureux , très-heureux en ménage , vous le savez . . . c'est votre tour maintenant . . . (*A part .*) O cauchemar ! . . . *

JULES , *à Clémançot .*

Que veut-il dire ?

* Quelques raisons de localité déterminèrent les auteurs de cette pièce à en supprimer le vaudeville final à la représentation . Les mêmes circonstances n'existant pas dans les départemens , ils ont cru devoir le conserver sur la brochure . Voici , dans tous les cas , le seul couplet qui soit chanté sur le théâtre du Vaudeville .

MONTIVON , *à part .*

O cauchemar ! . . .

AIR : *A soixante ans .*

Un petit mot en faveur de la pièce . . .

A demi-voix je voudrais vous parler ,

Car si Dunand sait qu'elle m'intéresse ,

Il est capable encor de cabaler ,

CLÉMANÇOT, *bas à Jules.*AIR : *Déjà la trompette sonne.* (Du Hussard de Felsheim.)

C'est un mot de novell' mode ;
 Groom , banquier ou potentat ,
 Tout homm' qui nous incommode
 Est cauch' mar de son état ;
 Arrangeurs de vieilles pièces ,
 Jongleurs du trône et d' l'autel ,
 Et ceux qui grug'nt nos espèces
 Pour payer leur maîtr'—d'hôtel :
 Des cauch'mars ! (bis.)

On en remplirait le Champ-d'Mars.

MAIGREPEAU.

La comète est retardée ,
 Mais pour l'annoncer, je crois ,
 Voici venir une ondée
 De rubans roug's et de croix ;
 Mais de ces présens célestes ,
 Bien qu' l'almanach l'ait promis ,
 Il n'en tomb' pas sur les vestes ,
 Ça n'attrap' que les habits.
 Quel cauch' mar ! (bis.)

Faut pourtant qu' chacun ait sa part.

MONTIVON.

Sur les héros d'antichambre
 La peur fait un drôl' d'effet ;
 Ils ont des sueurs en décembre ,
 Ils tremblent au mois d' juillet ;
 Faut qu' l'État ferme boutique ,
 Disait l'un d'eux , j'ai , c' matin ,
 Rencontré la république ,
 S' ; rom'nant la canne à la main.
 Quel cauch' mar ! (bis.)

Il s' trouv' que c'était un mouchard.

Le scélérat ! il viendrait nous troubler.
 Préservez-nous de ce cruel outrage !
 Protégez-moi ! que, du moins, notre auteur,
 Qui, bien à tort, m'a pris pour protecteur,
 Ne dise pas qu'à ce léger ouvrage
 Ma pauvre étoile aura porté malheur.

Pendant que Montivon salue le public, le rideau tombe. Il se trouve enfermé sur l'avant-scène; et quand il se retourne, il dit en frappant du pied : C'est fait pour moi !... Monsieur Clémancot ! monsieur Clémancot ! — Clémancot lui répond d'un côté du rideau : Où êtes-vous ? — Par ici ! Montivon se dirige vers le côté où il a entendu la voix de Clémancot ; mais celui-ci est passé du côté opposé, et cri : à son tour : Par où ? — Par ici ! (A part.) Que le diable l'emporte ! Enfin le rideau se relève ; Clémancot lui dit : Allons donc ; toute la société est déjà partie.

JULES.

Ceux qui livrèrent au glaive
Tout un peuple valeureux !
Ah ! quel effroyable rêve
Doit un jour peser sur eux !
Sous une main décharnée ,
Oui , leur sein s'oppressera ;
La Pologne assassinée
Devant eux se dressera.
C'est l'cauch'mar (bis.)
Qui vous poursuivra tôt ou tard.

AMÉLIE, au Public.

Soit fatigue , soit paresse ,
Nos auteurs mal affermis ,
Tandis qu'on jouait leur pièce ,
Tous trois se sont endormis ;
Ils font un rêve effroyable ,
Ils semblent tout essoufflés ;
Je crois (c'est assez probable)
Qu'ils rêvent qu'ils sont....
Quel cauch'mar ! (bis.)
Ah ! réveillez-les sans retard !

FIN.